

L'hystérie et le lieu de l'Autre ¹

Charles MELMAN

(77)A la suite de ce que nous avons fait ensemble l'année dernière, j'avais l'impression bizarre que je vous ménageais. Evidemment, je me suis demandé pourquoi. D'abord si c'était vrai ; et puis ensuite, si c'était vrai, pourquoi je me livrais à cette réserve, à cette prudence. Je me suis dit : « Peut-être après tout que si je les ménage, c'est que je dois croire, penser, me faire l'idée qu'à vrai dire – je ne vois pas par quoi elle serait forcément vérifiée – lorsque je viens ici, je viens en province et... parce que, il serait amusant justement d'essayer, si la province existe, si tant est qu'elle existe, il serait amusant d'essayer justement de voir en quoi elle se distinguerait des hauts lieux dont par exemple j'arriverais. »

On pourrait peut-être dire que ce qui caractériserait la province ce serait le fait qu'on n'aime pas être embêté, on n'aime pas que des gens viennent vous embêter, je veux dire qu'on aime être tranquille. Autrement dit ce qui caractériserait ce qui constituerait la partie essentielle de notre pays, ce serait peut-être la prédominance du principe de plaisir. Je ne vois pas pourquoi (78)justement il faudrait venir s'embêter, autrement dit, pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas rester dans la tranquillité. dans le calme, partager cette espèce de pacte tacite, implicite, qui fait qu'on ne s'embêtera pas mutuellement, et que donc, on tâchera de faire que la tempérance domine.

Ce principe de plaisir dont vous savez combien Freud l'oppose à la jouissance, en quoi la jouissance vient déranger le plaisir, le nirvana. Si, effectivement, je me laissais moi-même abuser en croyant que je viens ainsi en province, cela voudrait dire qu'effectivement, je serais vis-à-vis de vous en

1 Lille, 25 octobre 1985.

position d'intrus, en position de gêneur, de type qui dérange, c'est-à-dire que je viendrais solliciter justement l'économie psychique du côté de la jouissance.

Pourquoi ceci constitue-t-il, non seulement un petit élément comme ça qui m'est venu à l'esprit avant de venir, mais à proprement parler le début du séminaire de cette année ? Eh bien parce qu'il est sans doute possible de dire que dans la mesure où notre économie psychique est réglée par le principe de plaisir, c'est-à-dire l'abaissement de la tension – que ce soit celle des gens de la campagne, que ce soit celle des gens des villes, aucune importance –, l'abaissement du niveau de tension qui est recherché par l'économie libidinale, il est bien évident qu'à partir de ce moment-là, nous n'avons les uns et les autres, pas le moindre désir de savoir.

Ce que nous voulons du savoir, c'est qu'il serve le plaisir, pas qu'il vienne le déranger, je reprends là un élément que Lacan avait parfaitement – et en ces termes – pointé, il n'y a pas de désir de savoir. Alors, on dira oui, mais chez l'enfant ? N'observons-nous pas chez lui ses questions, ses interrogations, son harcèlement, son éveil ? Nous pouvons peut-être dire que ce que nous observons chez l'enfant c'est plutôt du registre de la curiosité, c'est-à-dire que ce qui l'intéresse, c'est de savoir ce qui fait jouir les grandes personnes, mais cette curiosité, chez lui, n'a qu'un temps, je veux dire que, une fois qu'il a compris le truc, qu'il a compris quel était l'instrument de la jouissance et quelles étaient les zones concernées, ce bel enthousiasme chez l'enfant se calme et il y a ensuite plutôt difficulté à lui faire acquérir un savoir scolaire, par exemple, sauf, évidemment, le type de savoir susceptible de venir se ranger dans des cases déjà là, c'est-à-dire rien de ce qui viendrait gêner l'acquis initial qu'il a pu réaliser.

Ceci donc, pour faire cette remarque également banale et dire que finalement nous sommes tous foncièrement conservateurs. Nous ne voulons (79) pas, nous n'aimons pas qu'on vienne nous déranger dans notre savoir, qui est donc un savoir qui concerne notre acquittement vis-à-vis de la jouissance ; autrement dit, comment lui régler son compte pour revenir au niveau de tension le plus bas possible ? Nous ne voulons pas qu'on vienne nous déranger là-dedans, c'est donc pourquoi nous sommes fondamentalement je dis bien, conservateurs, et cela, dans les cas qu'on aurait envie de dire les plus nombreux, sauf, et c'est là que nous retombons dans l'une des catégories qui nous intéresse toujours, qui nous intrigue toujours, sauf dans le cas où on s'estime mal partagé dans la répartition de la dite jouissance, sauf dans le cas où on n'arrive pas justement à s'organiser dans ce qui serait le niveau de tension le plus bas possible. Ce cas, vous le connaissez, c'est évidemment celui de l'hystérique, et en particulier de l'hystérique féminine, dans la mesure où, bien entendu, elle s'estime premièrement, mal partagée dans la répartition de la dite jouissance, la jouissance phallique, celle que je situe à l'orée de tout ce que jamais nous pourrions apprendre et qui vient ensuite bloquer tout accès à quelque savoir autre ; et puis deuxièmement, parce que justement l'hystérique ne parvient pas, du fait même de sa relation à la position féminine, ne parvient pas à connaître le repos.

Elle se sent toujours engagée dans une tension d'avoir à fournir, d'avoir à

satisfaisante, fût-ce l'image qu'elle offre à son interlocuteur, elle se sent dans l'obligation de pouvoir toujours répondre à la demande, donc de vivre un état, vous me permettez la métaphore, d'érection phallique permanente et c'est bien ce qui fait qu'elle est dans un état de malaise, un état de tension dont nous savons combien facilement il confine à la douleur, puisque la douleur, ce n'est évidemment rien d'autre qu'une tension qui ne peut pas se résoudre en jouissance, se résoudre par la jouissance.

Donc, nous voyons comment l'hystérique est celle qui là, en quelque sorte, est la seule à ne pas se satisfaire du savoir. Avons-nous de l'espoir de ce côté-là ? Voilà au moins quelqu'un qui... *la libido sciendi*... qui est pour le progrès.

Il semble que ce ne soit pas si simple néanmoins, parce que le propre de la position féminine, et je l'évoque ici en tant que l'hystérique cherche bien entendu à l'assumer au mieux, ou l'on pourrait même dire que ce qui la caractérise c'est qu'elle veut l'assumer au plus, elle se sent toujours insuffisante dans l'exercice de cette fonction, donc nous pouvons dire que dans la mesure où elle occupe cette position féminine, l'hystérique est quelqu'un qui, (80) on a envie de dire par destination, sait tout ; par ailleurs, aussi ignorante soit-elle, je veux dire, même si elle n'a pas fréquenté les écoles et les universités, nous savons que par sa position une femme sait ce qu'elle pense être universel, c'est-à-dire valoir pour tous, c'est-à-dire la jouissance phallique par la place qu'elle occupe en effet, elle est privilégiée dans l'interprétation de ce qui est attendu d'elle par l'Autre, le grand Autre ; elle sait parfaitement ce qu'on attend d'elle, les intentions qui la poursuivent, fussent-elles persécutrices, et d'ailleurs, si elles ne sont pas un peu harcelantes, eh bien, il est commun qu'elle s'emploie, ces intentions, à les relater, à relancer la chasse.

Donc vous voyez cet espèce de paradoxe qui est que celle en quelque sorte, qui vient d'un côté désavouer ce savoir, se pose d'autre part comme étant celle qui, ce savoir, l'aurait d'origine. Je n'ai pas besoin d'évoquer pour vous ces couples bien connus enfin, où entre le savant et son épouse, n'est-ce pas, c'est plutôt du côté de l'épouse que se trouve le plus vif du savoir du ménage, ce n'est pas la peine que j'entre dans ce genre de description.

Mais, et c'est là évidemment que le problème est relancé, elle, qui ainsi se pose comme sachant tout ce qu'il y a à savoir, c'est-à-dire ce que veut l'Autre, et bien dans la mesure cependant où s'exposant à la chasse comme objet, à la chasse dont il serait on quelque sorte naturel qu'elle soit le gibier, la victime dans la mesure où elle sait que cette chasse, quels que soient ses talents à l'entretenir, cette chasse est toujours ratée, elle attend du Maître, l'hystérique, que celui-ci lui en dise un peu plus sur ce qui en dernier ressort est l'objet du désir, de son désir au maître : quel est cet objet *a* qui organise le fantasme et dont le dévoilement, dont la connaissance lui permettrait enfin, à elle, si elle savait ce qu'il était, de vivre non plus dans le semblant, dans la mascarade, mais de réaliser enfin son être.

C'est ainsi qu'elle se trouve en quelque sorte écartelée, divisée, entre d'une part, ce savoir phallique qu'elle pose comme valant pour tous, universel, autrement dit, elle est capable de se débrouiller partout sous toutes les latitudes, et dans quelque pays qu'elle aille, la signification majeure sera toujours la

même, et elle saura toujours la place qu'elle a à y prendre, là dessus il n'y a pas de mystère ; il y a peut-être des sociétés sans argent, ou à économie restreinte ou tout ce que vous voudrez, mais en tout cas la place de la femme, néanmoins y est bien partout semble-t-il concernée, prise dans cette valeur phallique qui fait son prix.

(81) Donc elle est à la fois écartelée entre, d'une part, ce savoir cette signifiante phallique qui l'interpelle et l'appelle à la fonction de représentance, de mascarade, et puis cet objet *a* qu'elle suppose pouvoir réaliser son être, cet objet *a*, et dont à vrai dire, rien ne parle, dans la langue, si ce n'est le fantasme de son partenaire.

Autrement dit, elle peut savoir ce qu'il désire, quel est l'objet qui cause son désir, et on peut penser que ce que l'on appelle la forme perverse de l'hystérie n'est sans doute que justement la découverte de cet objet, de cet objet *a*, qu'il s'agit alors, pour l'hystérique d'accomplir.

Il s'agit, cet objet pour elle, de l'être, pour son partenaire, de l'assumer, d'être ce déchet qui fonde le désir de son partenaire, ce qui, je dois dire l'entraîne dans une économie qui est en général assez délicate, puisque nous pouvons même dans ce cas-là parler de pseudo-perversion, c'est-à-dire reprendre ce qualificatif qui semble chaque fois distinguer les formes cliniques si diverses que peut prendre l'hystérie. Là encore pourquoi pouvons-nous dire « pseudo-perversion » ? Eh bien, parce qu'il s'agit pour elle beaucoup moins d'une dépendance perverse à l'égard de cet objet que de la faculté de pouvoir jeter à la tête de son partenaire ledit objet et du même coup posséder la faculté de le châtrer.

Il y a à cet endroit-là une remarque curieuse qu'il est possible de faire, et qui consisterait à dire ceci : en somme, pour une hystérique, peut-être même pour une femme, le lieu d'où lui vient son propre message, le lieu d'où elle reçoit son propre message et qu'elle va reprendre sous une forme inversée le lieu de l'Autre pour elle, où est-il ce lieu de l'Autre ? en tant que, bien entendu, il constitue l'Inconscient, où est-il pour elle, ce lieu de l'Autre ?

Vous voyez que, en suivant l'argumentation que je développe là pour vous, on pourrait dire que ce lieu, pour elle, il est dans ce qu'on pourrait appeler un dehors ; il est dehors ; je veux dire que c'est dans ce qui pour nous constitue la réalité, que se situe ce lieu qui dès lors pour elle devient un Réel, et c'est un point que je crois avoir déjà abordé avec vous. C'est sans doute pourquoi une femme, peut-être une hystérique, a toujours cette espèce de sensibilité particulière, cette faculté d'être en éveil, d'être attentive à tous ces messages en quelque sorte, qu'elle est capable de décrypter au niveau de détails, et au niveau de subtilités, de délicatesses, de nuances, qui par ailleurs échappent à celui pour qui la réalité c'est la réalité tout court, il y a pas grand (82) chose à en attendre ni à en espérer. Alors que pour elle, nous serions amenés dans ce cas à postuler que c'est comme si son inconscient, le lieu d'où elle reçoit ses propres messages et où elle a en quelque sorte à venir prendre place comme interlocutrice, était en dehors d'elle-même.

Ceci nous permet également de comprendre que la symptomatologie hystérique puisse valoir comme une tentative de retournement, c'est-à-dire de

faire admettre par l'entourage, par un partenaire, l'échec, justement, de cet ordre phallique qui la commande et qui pour elle est situé dans ce qui dès lors s'isole comme un extérieur – je crois qu'on avait essayé ensemble de réfléchir sur cette notion d'intérieur et d'extérieur, mais là on la voit bien comment elle se constitue.

On peut penser que la symptomatologie hystérique s'organise comme la tentative de retourner le dispositif et de faire reconnaître au partenaire que le Réel est non pas dans ce lieu que lui habite et où il le croyait être, mais qu'il est dans son corps à elle, et que ce corps se révèle le dépositaire d'un savoir qui serait d'une qualité supérieure à celui initial, à celui initiateur, à celui extérieur, dans la mesure où celui qu'elle aurait dans son corps serait justement en mesure de répondre de façon plus adéquate au malaise suscité par la jouissance phallique – c'est-à-dire par la castration – et à l'impasse dans laquelle conduit ledit savoir.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons, en suivant toujours cette démarche, comprendre comment effectivement il a fallu le discours de l'hystérique, un discours qui venait déranger nos aises et notre rapport à la jouissance phallique, notre confort dans la jouissance phallique, il a bien fallu le discours de l'hystérique pour que naisse le discours psychanalytique, c'est-à-dire, si vous pensez à sa formule, ce qui vient dévoiler justement cet objet cause du fantasme, et mettre l'objet *a* en position d'agent, en position maîtresse, à la place du signifiant maître qui est aussi bien, comme vous le savez, le signifiant phallique.

Donc, nous en sommes là, grâce à ce quart de tour repéré depuis le discours hystérique, dont je vous ferai tout de suite remarquer, mais j'anticipe un peu sur ce que je raconterai la prochaine fois, que Lacan en vient à dire que l'hystérie n'est pas une névrose. Il dit textuellement dans nombre de ses interventions que la première des névroses, et peut être la seule, c'est la névrose obsessionnelle. L'hystérie n'est pas une névrose ; je tâcherai la (83) prochaine fois d'expliquer pourquoi. En tout cas, nous sommes avec le discours analytique amenés à nous demander, toujours avec Lacan, quel progrès réalise-t-il ? puisque s'il est vrai que les quatre discours tournent sur un cercle, comme le fait remarquer Lacan, cela tourne rond ; peut-on parler, à propos d'un mouvement sur un cercle, de progrès ?

Il y a en effet à propos du discours psychanalytique, deux remarques qui semblent inévitables. La première consiste à s'interroger sur le rapport du discours psychanalytique avec la perversion, car en effet, s'il est exact qu'avec lui, c'est l'objet *a* qui est là révélé en position maîtresse, il n'est pas illégitime de se demander en quoi, par exemple, ce discours serait différent de ce qui ordonne la conduite perverse, puisqu'après tout le propre de la conduite perverse, c'est justement de venir exhiber face à un partenaire cet objet cause du désir, fût-ce sous une forme instrumentale, comme dans l'expérience sadienne, de venir révéler cet objet afin d'obtenir l'éclipse du sujet, son abolition.

Vous savez comment s'écrit le discours psychanalytique a^{\wedge} , *a* qui répond à \cdot , si *a* est ce qui émerge dans le champ de la réalité pour un sujet, si l'objet cause de son fantasme émerge, en tant que sujet, il se trouve aboli, car son ex-

sistence ne tient qu'à ce que cet objet lui reste ordinairement voilé, et lorsque cet objet émerge, il éprouve ce qu'on appelle l'angoisse, puisque d'abord, comme sujet, il se trouve aboli, il ne trouve plus sa place, il ne trouve plus ses repères, et puis ensuite avec l'émergence de cet objet, il ne sait plus ce que l'Autre lui veut, le grand Autre.

Ce questionnement à propos du discours analytique est d'autant plus inévitable qu'après tout il pourrait conduire dans certains cas, des analystes à penser que la solution à la névrose c'est la perversion, que la seule façon de vaincre le refoulement, les symptômes de la névrose, c'est d'aller jusqu'au bout de son désir, et il y a d'ailleurs des formules lacaniennes qui risqueraient de s'interpréter en ce sens. Donc, à propos de ce discours analytique, un premier questionnement s'impose, à l'égard duquel il importe de décider, voire de trancher, ce que je ne fais pas tout de suite ; je laisse pour nous la question en suspens.

J'aborde une autre question qui ne me paraît pas moins évitable et qui est la suivante : le discours analytique, au fond, il dit la vérité, la seule qui nous intéresse, c'est-à-dire il dit la vérité sur le désir. Pouvons-nous tenir que la (84)vérité par elle-même est guérisseuse ? La vérité, au contraire, n'a-t-elle pas parfois des effets qui, dans le registre peut-être des symptômes, de la souffrance, du désarroi, peuvent être accrus ? La vérité, est-ce bon par soi-même ?

Nous sommes soi-disant amateurs de vérité..., c'est comme pour le savoir, il est bien évident que là aussi, nous ne voulons pas trop en approcher, de la vérité. Mais Lacan à cet égard est d'ailleurs d'autant plus prudent qu'il nous dit bien que dans la conduite de la cure, cette vérité, nous aurons à avoir le souci de ne jamais que la mi-dire, comme vous le savez, vous connaissez sa formule, c'est-à-dire, la donner à entendre, ne serait-ce d'ailleurs que parce que si cette vérité était exhibée, elle ne pourrait avoir que des effets de déplacement, c'est-à-dire que si du même coup, pour un sujet, ce qui constituait pour lui le Réel, ce qui se soutenait d'un Réel, se trouve pour lui aboli, se trouve levé, cela ne pourra se faire qu'au détriment d'un Réel situé ailleurs. On ne peut pas se trouver dispensé d'une relation au Réel ; mais de quelle façon s'opérera ce déplacement, cette substitution ? Vous n'êtes aucunement en mesure de le préjuger ; peut-être après tout que ce qui se constituera comme déplacement de ce Réel, après que celui causal du désir ait été révélé, aura des effets pour le sujet, peut-être plus désagréables ou plus néfastes que le premier.

Donc, je souhaite vous rendre cela sensible sans trop vous tourmenter. J'essaierai en cours de route d'élaborer et de proposer à votre réflexion et à votre discussion toutes ces questions. J'essaierai de faire que nous tâchions de répondre à ces valables objections.

Il se trouve qu'il y a quelqu'un dont je dois dire, pourquoi le cacher, l'exemple nous aide en la matière, je dis bien, l'exemple, je veux dire la façon qu'il avait pour lui-même de répondre à ces questions, c'est évidemment l'exemple de Lacan, car ceux qui l'ont un petit peu approché, ne serait-ce que par ses textes et par son style, par sa façon de faire, savent deux choses : que d'abord, justement, il était capable de dire que l'éthique de l'analyse, c'était de

ne pas renoncer à son désir, mais que d'autre part, assurément, on ne saurait, lui, le suspecter de perversion ; je veux dire qu'il ne répondait pas par la perversion à ce fait d'aller au terme de son désir, ceux qui ont été sur son divan ou ceux qui l'ont connu savent que son économie de pensée n'était pas de type pervers, et ils savent aussi qu'il y a une vérité dont il tenait en quelque (85) sorte que l'analyste ne pouvait l'esquiver, et qui était celle-ci : si la névrose est une défense contre la faille constitutive du désir, l'éthique de l'analyste, ou de l'analyse, si l'analyse récuse le symptôme, ne peut être, cette faille, qu'à y consentir dans sa vie propre, c'est-à-dire à ne pas s'engager avec les partenaires dans la voie du tamponnement, ce principe de plaisir que j'évoquais tout à l'heure, mais de poser comme préalable l'existence de cette discordance principielle et sans chercher à biaiser, s'organiser si je puis dire, dans une vie aussi bien privée que sociale, s'organiser à partir de la présence de cette faille, ne pas la récuser, ne pas chercher à la masquer, ne pas chercher à s'en défendre, mais vivre les relations comme ordonnées par elle. Pour Lacan, cela concernait aussi bien la relation à ses amis, et il savait comment bien entendu l'amitié est organisée fondamentalement par l'agressivité, que dans ses relations à ses élèves, et où il savait parfaitement comment là aussi le désir de tuer le maître et prendre sa place est ce qu'il y a de plus ordinaire chez un élève.

Ce que je veux donc là-dessus simplement vous faire remarquer, c'est qu'en ce qui le concernait, il semblait, lui, avoir trouvé ou avoir accepté ce qu'il en était là d'une vérité, même – et c'est là-dessus que j'attire votre attention –, même si cette vérité, initialement, ne paraît pas guérisseuse, puisque nous, spontanément si je puis dire, nous avons toujours tendance à essayer d'arranger les choses, nous sommes braves, nous sommes bons, nous sommes pratiques, nous pensons que quand même il faut chercher une solution aux conflits, il faut vivre plutôt dans la paix. Or cette paix n'est jamais que tentative d'oublier ou de masquer la guerre comme mère de toute chose et de tout progrès, et ce que l'on peut dire en tout cas, c'est si nous devons – avant de réfléchir ou d'analyser tout cela – nous inspirer d'un exemple, enfin, nous inspirer... en tout cas prendre appui, fût-il critique, personne ici n'est invité ni appelé à s'identifier ni à faire comme lui, chacun se débrouille et c'est ce qu'il disait, d'ailleurs, mais en tout cas, nous pouvons être sensibles à la manière dont lui, en tant qu'analyste, cherchait à résoudre le problème, puisque si nous devons chercher une disparition du symptôme qui n'est effet que du refoulement et de la défense, cela ne peut être évidemment qu'en acceptant radicalement ce que j'appelais tout à l'heure la discordance première, majeure, principielle, le fait que, primordialement, ça ne va pas, et que ça n'ira pas ; et peut-être est-ce à partir de l'acceptation de cette vérité que quelque chose risquerait de se produire qui serait un autre mode d'appréhension (86) de ladite faille, un autre mode que symptomatique, mais je ne veux pas ici m'avancer davantage là-dessus, maintenant.

Quoiqu'il en soit, il me semble que au point où nous en sommes, nous pouvons être sensibles en quelque sorte au malentendu qui frappe la psychanalyse, puisque lorsque l'on vient voir un psychanalyste, ce qui est attendu de la cure, c'est qu'elle vienne permettre justement de mieux accomplir la jouissance phallique, qu'elle permette de la parfaire, et c'est l'un des

malentendus qui constitue un obstacle majeur dans un certain nombre de cures d'hystériques, justement, pour qui il n'est pas pensable que la cure puisse opérer autrement qu'en venant assurer en quelque sorte la perfection ou l'accomplissement de cette jouissance essentielle.

Or, le propre de l'analyse, et c'est là qu'est le malentendu, va être de dire que ce qui fait symptôme, c'est justement la jouissance phallique, que c'est elle qui fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est elle qui fait que, entre autres, La Femme n'existe pas, ou que, pour reprendre l'ouvrage de Freud, c'est elle qui fait malaise dans la civilisation. Voilà en quelque sorte l'un des malentendus qui semble concerner la psychanalyse, je veux dire que là, on vient lui demander guérison de ce qu'elle dévoile comme étant le symptôme originel, le symptôme matériel, voilà qui ne va pas de soi.

Est-ce que nous avons, comme Lacan le disait, à penser que finalement, tout ce que nous pourrions faire dans la cure, c'est de permettre au sujet de se servir de son symptôme, que finalement, tout ce à quoi nous pourrions arriver, c'est que ce symptôme lui devienne utile, qu'il sache finalement s'en servir comme d'un outil, comme d'un instrument, là où il fonctionnait comme obstacle, comme inhibition, comme empêchement, comme parasitage, que ça devienne un instrument de plus ? Un instrument pour quoi ? qui serve à la jouissance évidemment. J'aimerais que cette rencontre première de l'année que nous avons, nous invite à nous demander : avons-nous à nous en tenir là ? est-ce qu'il est vrai, et chacun de nous est invité à cette question quelle que soit la place qu'il occupe, que ce soit celle d'analyste, celle d'analysant, celle de candidat, celle d'impétrant, tout ce que vous voudrez, peu importe, même celle de quidam, je veux dire quelqu'un qui n'a jamais fait qu'entendre parler de la psychanalyse, cela le concerne aussi bien besoin d'être un briscard ; avons-nous à penser que c'est là finalement tout ce que nous pourrions obtenir de l'analyse, à cause justement comme je vous le disais tout à l'heure du (87)malentendu dont je vous parlais ? Ce problème va donc prendre place dans ce qui, cette année, va être la tentative de singulariser ce qui me légitime de s'appeler la clinique psychanalytique.

Ce terme de clinique psychanalytique soulève volontiers de l'embarras. En quoi la clinique de Freud se sépare-t-elle de la clinique la plus traditionnelle ? en quoi l'isolement qu'il a pu faire de la névrose obsessionnelle, en quoi se distingue-t-elle d'une description qu'aurait pu faire un psychiatre classique ? en quoi sa description des névroses traumatiques, de la psychose du président Schreber, etc. ?

D'autre part, ne conviendrait-il pas de penser que la clinique psychanalytique en dernier ressort, ce serait comme le disent certains, simplement tout ce qui viendrait s'observer dans la relation transférentielle ? Et sur ce point, il arrive même que des analystes, en quelque sorte, récuse l'idée d'une nosographie psychanalytique ; ils la récuse en disant que la nosographie est chosifiante pour un sujet, et qu'il s'agit, au contraire, de restituer la dialectique propre au sujet, justement, et de ne pas l'enfermer dans des cadres nosographiques, fussent-ils soi-disant psychanalytiques ; que donc la clinique psychanalytique, serait, comme ils le disent, une clinique du transfert.

Il semble que nous puissions dire des choses peut-être plus simples et plus précises, même si évidemment elles nous paraissent ouvrir un tel champ que nous nous sentons un peu petits devant lui et que nous disons qu'il est bien au-delà de nos forces. Il y a un point que je crois avoir déjà évoqué avec vous : la clinique psychanalytique, ce n'est rien d'autre que l'étude des effets de la dénaturation d'un organisme quand c'est le rapport au signifiant qui vient régler l'économie de cet organisme. Autrement dit, si nous n'étions pas des parlêtres, si ce n'était pas notre rapport au signifiant qui venait régler notre économie libidinale, c'est-à-dire le jeu de notre organisme, s'il n'y avait pas ça, il n'y aurait aucune raison pour que notre vie sexuelle soit aussi bizarre et compliquée, et aussi intimement nouée avec notre vie mentale et spirituelle. Les organismes animaux, c'est-à-dire les organismes au sens propre du terme, ne connaissent en rien tout ce genre de dentelles, d'ornements, de fioritures, de complications, d'empêchements, d'inhibitions, d'impuissance et tout le reste, comme je crois l'avoir déjà remarqué avec vous, il n'y a que les animaux domestiques pour être névrosés ou pervers, parce qu'évidemment, ils se frottent à nous et que, comme ils sont bien gentils et en sympathie avec nous, (88) nous leur passons ce genre de trucs, mais les autres ignorent cela.

Donc, il est possible de donner de la clinique psychanalytique une définition à la fois stricte, simple, rigoureuse et en même temps qui montre tout de suite le champ auquel nous avons affaire, c'est-à-dire celui, chez le parlêtre, du symptôme en tant qu'il est originellement sexuel. Si vous avez affaire, en analyse, comme cela se produit, à un patient qui a des symptômes, mais qui jamais n'accepte d'en faire la connexion avec le sexuel, ce qui arrive, pour qui l'existence se passe dans des conflits sublimés, c'est-à-dire soit avec les parents, dans le travail, soit avec les amis, soit dans le combat avec les éléments naturels, des gens qui peuvent passer leur vie à faire de l'escalade, ou à faire de la descente dans des rapides enfin je veux dire rencontrer des obstacles qui sont à proprement parler de l'ordre du Réel, mais où aucune connexion n'est jamais faite avec ce qu'il en est de l'ordre sexuel, vous n'arriverez jamais à la moindre évolution, au moindre progrès. Il faut que la connexion du symptôme et du sexuel se fasse dans la cure pour qu'un progrès soit possible, c'est-à-dire que soit reconnue l'origine sexuelle du symptôme.

Donc, la clinique psychanalytique ne consiste en rien d'autre qu'à étudier les effets de la dénaturation d'un organisme par son rapport au signifiant. Je veux dire de quelle façon justement il cesse d'être commandé par une économie proprement animale et ce que je dis là rejoint toutes les expériences que vous avez pu faire ou que vous avez pu rencontrer. Il suffit de voir un schizophrène pour voir combien chez lui justement tout le fonctionnement organique est profondément atteint par le dérèglement de l'économie libidinale. Il n'y a pas une fonction chez lui qui ne soit atteinte. Autrefois, les délires aigus conduisaient à la mort, était-ce seulement les conséquences biologiques?

Alors, vous direz, oui mais à ce moment-là, si on vous comprend bien en quoi la clinique psychanalytique est-elle différente d'une anthropologie ? J'ai connu des analystes très sympathiques qui se sont engagés dans la voie de rédiger, de constituer ce qui serait une anthropologie psychanalytique. Mais parce que les conduites, si l'analyse des conduites est ce qui distingue

l'anthropologie, ces conduites nous les connaissons, c'est justement celles qui constituent notre clinique, car ces conduites du parlêtre, elles ne sont justement que celles qui constituent autant de tentatives pour se défendre contre l'impossibilité du rapport sexuel. Je veux dire que ce que l'anthropologie (89) appelle conduite, c'est très précisément ce que nous, nous relevons comme symptôme névrotique, mais ça n'a pas les mêmes conséquences de les ranger dans le registre de l'anthropologie ou dans le registre de la clinique ; les conséquences sont essentiellement différentes, non seulement dans l'analyse mais également dans la façon de traiter cela. Un organisme naturel obéit, comme vous le savez, a des signes. L'organisme peut se tromper parfois dans l'interprétation de ces signes, l'organisme animal ; mais les signes, eux, ne trompent jamais. Un signe, dans le monde animal, c'est un signe et puis c'est tout. Ça veut jamais dire autre chose, ça veut dire ça, et puis c'est tout, ça signifie quelque chose, et rien d'autre.

Chez le parlêtre, à l'univocité des signes se substitue comme vous le savez l'équivocité du signifiant, et il se trouve que l'émerge de cette équivocité – justement, commençons cette clinique, elle est datable, elle est observable –, son émergence vient rompre l'imaginaire qu'a le petit enfant de partager avec la mère une langue qui serait transparente, fusionnelle, permettant toujours une coaptation parfaite et du même coup une réversion, une réversibilité parfaite. Cette langue – qui serait la première langue sur laquelle les linguistes ont également rêvé la langue originaire –, cette langue première que l'enfant connaît dans cet échange initial avec la mère, est faite de signes précisément. Des phénomènes ou des mots peuvent fonctionner dans cette langue, mais ils valent comme signes, l'un et l'autre savent toujours ce que l'autre veut, ce qu'il demande, ce qu'il souhaite, il y a pas de mystère, on s'entend parfaitement, c'est ça la fusion.

Or l'émergence de l'équivocité du signifiant va venir s'inscrire dans la mémoire de l'enfant, comme cet événement que vous connaissez et qui s'appelle le traumatisme. Le traumatisme n'est rien d'autre que le moment où se met en place cette zone d'ombre que constitue le Réel et où au système de signes se substitue un jeu de métaphores et de métonymies qui bizarrement ne parle que de ce Réel, de cette zone d'ombre. Il n'y a plus là de rapport direct aux objets ; ce qui va dès lors être parlé à l'enfant, ce qui dès lors va l'intéresser, c'est cette zone d'ombre qui fait son traumatisme.

Nous savons cela par le témoignage, évidemment des névrosés, et il est tout à fait inévitable que les névrosés aient retenu ce moment traumatique comme lié évidemment au registre du sexuel, c'est-à-dire aient interprété ce traumatisme comme lié en quelque sorte à quelque événement sexuel. C'est (90) en quoi les petits névrosés sont des enfants intelligents, je veux dire que eux, ils font tout de suite là au départ cette connexion essentielle entre le Réel et le sexuel, au point même évidemment que dans le cas d'un certain nombre d'hystériques qui sont venues s'épancher chez Freud, il a pu penser que le traumatisme était lié à un accident d'ordre sexuel, à un abus sexuel, et il lui a fallu un petit moment pour comprendre que ça, c'était justement l'allégation hystérique, je veux dire que c'était une façon pour l'enfant ou pour l'adulte de se raconter le traumatisme, comment le traumatisme en quelque sorte lui était

venu, comment il avait fait effraction, irruption, comment sans s'y attendre et sans avoir rien fait, dans l'innocence la plus complète, la plus radicale, un beau jour le petit enfant s'était trouvé confronté à un traumatisme dont il percevait très bien qu'il était noué et lié avec le sexuel. Freud va également lier ce moment du traumatisme avec ce qu'il en est du choix, de la détermination de la névrose.

A cet endroit-là, il y a une question qui nous vient à titre d'obstacle et que nous ne contournerons pas davantage. Ce traumatisme, cette constitution d'une zone d'ombre sont ordonnés par l'acceptation d'un refoulement chez l'enfant, pourquoi y a-t-il là refoulement chez l'enfant, et du même coup constitution de la névrose infantile, dont avons qu'elle est absolument constante ?

Nous savons qu'il n'y a pas d'enfance qui ne se passe sans la mise en place d'une névrose infantile, elle est plus ou moins accusée, plus ou moins parlante, plus ou moins gênante, mais enfin elle ne manque jamais. Autrement dit, pourquoi y a-t-il obligation à passer par la névrose pour l'enfant ?

Il y a à cela une raison peu évitable : les propos de l'entourage adressés à l'enfant – que cet entourage soit parental, éducatif ou social, que ce soit le langage social, commun, tenu à l'égard de l'enfant –, tout un stock de propos tout faits qui appartiennent à nos conventions, ce qu'il est conventionnel de dire à un enfant. Je ne crois pas qu'on invente jamais beaucoup de choses à cet égard. Y a-t-il parmi nous des parents qui ont su inventer à l'égard de leurs propres enfants des propos qui soient tellement, tellement originaux ? Eh bien, ces propos que nous tenons à l'enfant s'adressent à lui comme asexué, c'est-à-dire ces propos ne sauraient admettre que l'enfant s'autorise d'une sexualité, autrement dit, les propos que nous lui tenons constituent une contrainte à ce qu'il refoule (91) tout ce qu'il est susceptible d'éprouver en tant que petit parlêtre, tout ce qu'il est susceptible d'éprouver comme désir sexuel. Tous ceux qui ont observé les enfants savent parfaitement que toutes les manifestations, fussent-elles organiques, de désir sexuel, l'enfant est bien obligé de les refouler puisqu'il n'est pas question qu'avec ceux qui détiennent l'autorité il puisse s'autoriser de tels désirs. Il ne peut bien entendu que les réserver à ces jeux privés que nous savons, ou bien encore opérer cette réussite que nous attendons de lui et qui s'appelle la sublimation. Nous sommes d'accord là-dessus : un enfant bien élevé est un enfant qui a réussi à parfaitement sublimer ses désirs sexuels, c'est-à-dire à répondre non pas par des symptômes névrotiques, mais à répondre par le fait qu'il fait la joie de ses parents : il est capable de répondre parfaitement à chaque fois à leurs vœux, autrement dit, d'être un petit fétiche obéissant au doigt et à l'oeil. Alors qu'en tant que parents nous sommes nous-mêmes évidemment les victimes d'un ordre phallique qui nous subjugue, qui nous commande, nous prenons notre revanche dans ce qu'on appelle la position éducative en tâchant de soumettre celui auquel nous avons affaire, en tant que l'enfant, bien entendu, représente le phallus, mais que là, nous serions en mesure de lui imposer une impossible loi, je veux dire une impossible autorité. Dans la mesure où le phallus est là représentant d'un Réel, il est par définition ce qui ne se commande pas comme ça, il ne se commande pas au gré et au vœu du possesseur, c'est plutôt le phallus qui le commande ; mais en tout cas, chez l'enfant, nous attendons, nous exigeons d'être obéis, et la meilleure

forme d'obéissance, c'est bien entendu la sublimation, même si bien entendu, et c'est encore un grand trait clinique, ladite sublimation puisse se révéler au moment de l'adolescence, poser des problèmes insoupçonnés ; si c'est une sublimation un peu trop réussie, l'adolescence risque bien entendu d'en être un petit peu compliquée, au moment où justement l'âge est venu de venir à pouvoir et à devoir se réclamer d'un voeu sexuel.

J'ai l'impression de vous dire là un certain nombre d'évidences et de truismes cliniques, mais en vous faisant encore remarquer que si vous tâchez d'éviter à l'enfant cette névrose, c'est-à-dire si vous acceptez qu'il se réclame, qu'il manifeste, qu'il témoigne publiquement de ses désirs sexuels, il est tout à fait clair qu'à partir de ce moment-là vous engagez une situation qui n'est plus très distinguable de la situation perverse. Les enfants, bien entendu, ne s'y trompent pas. Comme ils sont évidemment eux aussi, à cause de leur position, très intelligents, ils savent tout à fait ce que les adultes attendent d'eux, (92) ce que le grand Autre attend d'eux, et ils pigent tout de suite que, si on leur adresse la parole en leur laissant le champ libre, cela veut dire que l'adulte éprouve quelque bénéfice, quelque intérêt. L'enfant, cela va de soi, repère tout de suite la situation perverse, l'offre perverse.

La mise en place de ce traumatisme ne semble donc guère laisser d'autre alternative que celle de la constitution d'une névrose, avec éventuellement la possibilité de sublimation ou bien, bien sûr, l'engagement dans des activités perverses.

Mais, ce qui est peut-être plus important encore, pour le devenir, pour le destin de ce petit parlêtre, de ce petit névrosé, cela va être quelque chose de très curieux : ce sera l'historisation qu'il va se donner du traumatisme. L'historisation car après tout, dans le cas par exemple de l'hystérie, on voit bien comment ce qui commande la conduite et tout le destin, c'est par exemple cette historisation qui veut que le traumatisme ait été l'effet d'une violence, d'un abus, d'un dol, donnant lieu bien sûr ensuite à une infirmité et entraînant le sujet à toutes les attitudes à la fois revendicatrices, plaintives, malades et comment dirais-je, sans espoir, que l'on sait. Puisqu'il y a eu un dommage initial, plus rien ne peut venir en sortir.

Or là, qu'est-ce qui opère ? Ce n'est pas tant le traumatisme lui-même, qui est inévitable, qui est commun à tous, et dont on pourrait dire qu'il est quoi ? qu'il est commandé par le rapport à l'ordre symbolique, que ce qui fait trou, justement, c'est le symbolique, c'est notre rapport au signifiant, c'est parce qu'un phonème ne fait jamais que se rapporter à un autre phonème, que nous ne sommes pas dans un monde de signes, c'est pour cela qu'il y a trou, donc, à partir du moment où nous sommes parlêtres, nous ne pouvons pas l'éviter ; mais ce qui va être déterminant pour l'avenir, ce sera l'historisation que le sujet s'en donnera, le mode imaginaire dont le sujet va se raconter ce traumatisme, car l'historisation n'est rien d'autre qu'un mode imaginaire. La prochaine fois, nous tâcherons de nous servir du noeud borroméen pour voir s'il est en mesure de nous aider dans notre compréhension des choses. C'est peut-être comme ça que nous pouvons comprendre que lorsque Lacan dessine le noeud borroméen, il recouvre le rond du symbolique par le rond du réel. Et là, il y a d'ailleurs une

chose assez étrange : Lacan dit qu'il est essentiel que le rond du réel surmonte le rond du symbolique, surmonte, sans que cela se prête pour autant à l'image d'une domination ou d'une maîtrise, pas du tout ; (93) chose étrange, puisque, il le souligne tout de suite, on peut considérer le noeud borroméen de l'autre côté, la disposition est là inversée, c'est le rond du symbolique qui est en avant de celui du réel ; il y a là quelque chose d'étrange. Je n'insiste pas, pour le moment, sur ce qui fait énigme, mais si le rond du symbolique est surmonté par le rond du réel, sans aucunement se nouer l'un à l'autre, vous savez que c'est le rond de l'imaginaire qui va venir dans le dessin de Lacan nouer le réel et le symbolique. Donc vous voyez comment ce mode imaginaire, c'est-à-dire cette historisation va être essentielle justement quant à la façon dont vont tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Pourquoi cette historisation est-elle importante ? Prenez l'exemple d'un sujet chez qui ce traumatisme est par lui compris comme l'histoire d'une exclusion, la façon dont il a été rejeté qui est l'un des modes, si je puis dire, banal, d'interpréter le traumatisme, puisqu'il est générateur, de l'ex-sistence. En tant que sujet, dès lors, le petit parlêtre va se sentir en dehors, va s'éprouver comme étant rejeté, jeté hors ou jeté dessous et l'exclusion va pouvoir être l'un des modes d'historisation du trauma. Dans sa famille, on ne voulait pas de lui, au point qu'il se demandait s'il était bien de cette famille-là. C'est banal, ce que je raconte là; c'est tellement commun, ça fait tellement partie du roman individuel du névrosé. Vous savez tout de suite dans ces cas-là, comment cette historisation va être décisive pour le destin de ce névrosé là. Pourquoi ? Parce qu'elle va l'engager dans une conduite de répétition, et où tout ce qui l'intéressera, où toute sa jouissance sera organisée, évidemment à son insu, par le souci de se faire régulièrement jeter, de se faire régulièrement exclure, en s'en plaignant bien entendu, et en n'étant plus en mesure de reconnaître que sa jouissance est accrochée à cette plainte même ; c'est sa façon à lui de jouir, et dans la mesure où cette exclusion sert également à se défendre contre une interprétation sexuée du trauma, ce n'est pas non plus du côté de la vie sexuelle où d'une interprétation sexuelle qu'il cherchera un mode de régulation de la jouissance, mais bien dans la répétition de cette exonération ainsi sans cesse régulièrement répétée, inéluctable, et qui constitue ces destins si fascinants, car tout le monde a l'impression d'un inéluctable.

C'est sans doute en cela que l'historisation oedipienne a, semble-t-il, un intérêt particulier, puisqu'elle vient directement donner à ce trauma une historisation qui lie au sexe ledit trauma, c'est-à-dire qui introduit à la possibilité d'une jouissance, qui, pour me servir toujours de cet exemple, ne (94) serait plus seulement celle de cette auto-exonération, qui serait la possibilité d'une jouissance sexuelle, et qui donc approche plus près la vérité, c'est-à-dire justement de ce en quoi cette jouissance sexuelle est liée effectivement à un trauma, comment elle est inséparable de ce trauma. C'est pourquoi d'ailleurs les analystes ont si volontiers tendance à estimer que c'est du côté de l'Oedipe, n'est-ce pas, et de ce que l'on appelle la résolution de l'Oedipe que se situerait le progrès ou l'issue dans la cure, mais nous verrons la prochaine fois que ça n'est pas si simple.

Quoiqu'il en soit, vous voyez, et je conclus là-dessus maintenant, que à la

question de savoir si l'Oedipe est universel, il faut substituer la question suivante est-ce que le réel est identique pour tous ? autrement dit, est-ce que l'historisation du traumatisme peut être la même pour tous ?

Je rappelais que, au cours de ses conférences en Amérique du Nord, Lacan avait demandé à son auditoire : « Vous, vous êtes venus à la psychanalyse pourquoi ? » Autrement dit, quelle est votre façon de rendre compte du traumatisme ?

Il leur a dit, alors, évidemment, quand il leur a posé cette question, il a obtenu la réponse qu'il obtient habituellement, c'est-à-dire un grand silence, alors là-dessus, bien entendu il a enchaîné en leur disant : « Eh bien, moi je vais vous dire ce qui, moi, m'a fait venir à la psychanalyse, c'est que j'ai pu constater qu'il n'y avait pas de rapport sexuel, que La Femme n'existe pas. » Alors, lorsque Lacan dit cela, est-ce une historisation qui vaut pour tous, ou est-ce que, par exemple, il y en aurait parmi nous, peut-être sous d'autres latitudes qui seraient en mesure de donner au traumatisme, toute autre sanction ou une tout autre réponse ? En tout cas, laissons donc ces questions en suspens pour simplement retenir que le cheminement que nous suivons à propos de la clinique psychanalytique semble nous mener d'une façon qui, je le suppose, en tout cas pour moi, ne me paraît pas dénuée d'intérêt.

Voilà ce que je voulais vous raconter ce soir. Et maintenant, est-ce qu'il vous reste un peu de force pour des questions ?

s s s

P. GRÉGOIRE – (...) l'anthropologie (...) est-ce que vous répondriez de la même façon si on parlait simplement de physiologie humaine ? C'est-à-dire que ce que vous dites de la dénaturation par notre rapport au signifiant, ne (95) permet pas aussi de rendre compte de la physiologie, je veux dire la physiologie de la faculté de médecine, le rythme veille-sommeil, le rythme de l'appétit...

Ch. MELMAN – Absolument, je suis absolument ravi par votre question et c'est dans la sympathie la plus grande avec ce que vous dites. Avant d'aborder le travail de cette année, je me suis plongé dans des ouvrages de physiologie et en particulier, bien entendu, de physiologie nerveuse, et je retrouvais ce quelque chose que j'avais mal vu évidemment à l'occasion de mes études, qui était que la grande majorité des expérimentations, premièrement, se faisaient chez l'animal, et deuxièmement, là je dois dire qu'il y avait ce second point qui lui, m'avait frappé à l'occasion de mes études, c'est-à-dire la discordance entre la clinique, justement et la neurophysiologie, par exemple. Je veux dire qu'il ne m'a jamais semblé que le recouvrement était aisé. Il y avait toujours un certain nombre de choses qui faisaient qu'on expliquait qu'il y avait des suppléances ; il y avait toujours une façon de rendre compte de ce que les lésions entraînaient des symptômes qui n'étaient jamais purs parce qu'il y avait des zones d'associations, il y avait des corrections, des suppléances, toute une série de choses qui faisaient que, bizarrement, ce qu'on aurait pu rêver, c'est-à-dire la parfaite concordance entre le désordre anatomique et l'expression clinique, eh bien, non... et en particulier bien entendu, de façon encore plus évidente dans cette clinique si délicate qui est celle de l'aphasie, et qui, comme nous le savons,

a intéressé Freud avec cette prémonition si sensationnelle puisque c'est effectivement, si je puis dire, le champ, la clinique de l'aphasie, où l'on peut voir comment l'organisme est dénaturé par son rapport au signifiant puisque ça a été jusqu'à cette tentative de Jakobson de donner aux formes cliniques de l'aphasie, une expression qui n'est plus liée aux désordres tant du substrat anatomique qu'au substrat linguistique. C'est-à-dire que nous serions là dans le domaine où nous pourrions voir comment très précisément ce sont des propriétés linguistiques qui imposent à l'organisme une pathologie dont dès lors le substrat organique est soumis, repris par un dispositif qui par lui-même n'est en rien organique mais qui est d'un ordre tout différent, l'ordre linguistique. Donc j'aurais tendance à dire qu'effectivement, il est bien clair que la pratique médicale aboutit à rencontrer toute une symptomatologie à l'égard de laquelle on ne sait dire si c'est organique, si c'est hystérique. Le fourre-tout de la psycho-somatique est un petit peu facile. Donc, effectivement, pour ceux que cela peut intéresser, il y a là sûrement un (96) domaine de travail qui peut être tout à fait productif. On rencontre ça sous des formes très spéciales, très diverses, mais enfin... En tout cas nous savons que le principe de la démarche médicale est de traiter l'organisme comme un organisme animal, c'est bien clair, et c'est bien pour cela que la médecine devient complètement impuissante dès qu'il s'agit de traiter les problèmes sexuels. Elle s'adresse, elle interpelle l'organisme comme animal, alors que justement on sait bien depuis longtemps qu'il ne s'agit pas de problèmes biologiques relevant de cette économie-là, c'est évidemment là-dessus qu'elle est dans l'opacité la plus complète, il s'agit d'un autre ordre qui lui est complètement, complètement opaque.

P. GRÉGOIRE – Le malentendu de la psychanalyse, c'est-à-dire parfaire la jouissance phallique, est-ce que vous ne pensez pas qu'il est dans Freud, en tout cas dans les premiers écrits, c'est-à-dire que finalement la psychanalyse se donne d'abord comme (...) parfaire la jouissance phallique (...)

Ch. MELMAN – Absolument, elle se donne aussi chez Freud jusque 1920, jusqu'à la seconde topique, jusqu'à ce moment-là, il y croyait, absolument. J'ai lu hier dans *Le Monde*, le « déclin de la psychanalyse », vous l'avez lu peut-être, c'était dans la page littéraire, évidemment... Moi, je veux bien, je ne vois pas pourquoi les psychanalystes auraient à tenir un étendard, à le porter bien haut, c'est absolument grotesque, mais en tout cas on cherche manifestement à la refouler. D'ailleurs il était tout à fait prévisible qu'après la mort de Lacan, il y aurait toute une vague pour que tout cela reparte dans les sables, d'autant que c'est vrai que la psychanalyse n'est pas essentiellement pragmatique. Déclin, pas déclin, on peut raconter là-dessus tous ses fantasmes, tout ce que l'on veut, ça n'a pas grande importance. On a quand même le sentiment que le type de problèmes qu'elle parvient à poser, ne serait-ce qu'à les poser, restent ou deviennent pour nous d'une actualité, d'une vivacité qui non seulement n'est pas déclinante mais irait plutôt d'une façon croissante, car enfin je crois quand même qu'on peut avoir le sentiment qu'il s'agit là de nos problèmes essentiels et que les autres problèmes, finalement, en découlent. Autrement dit, à un moment où d'une façon générale on se demande ce qu'il y a à faire ? On ne sait pas où donner de la tête. Ne pas savoir où donner de la tête veut dire qu'on ne sait pas par quoi le Réel, c'est-à-dire ce qui fait obstacle, est constitué. Qu'est-ce

qui fait le Réel ? Et quand on ne sait pas ce qui fait le Réel, on est bien entendu don quichottesque, on se bat contre n'importe quoi, la première ombre venue, ses justifications soient-elles politiques, généreuses, (97) tout ce que l'on voudra. Or, si la psychanalyse effectivement, est en mesure de nous dire ce qui fait pour nous le Réel, c'est-à-dire l'impossible, de nous le situer, de le repérer, de nous permettre d'élaborer à ce propos, quel que soit son succès populaire, son succès de masse, sa diffusion, le caractère plus ou moins charismatique des personnages qui la soutiennent, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elle est en déclin. Il pourrait y avoir des personnages charismatiques pour la soutenir, mais pour n'avoir rien à dire pour la soutenir, et là, elle serait en déclin, mais il ne semble pas que ce soit tout à fait le cas. Sur ces bonnes paroles...